

toute sorte et de tous degrés, dit-il, ils suffisent pourvu qu'on en fasse un usage judicieux. Chez nos enfans, le sentiment de l'honneur s'éveille de si bonne heure qu'on a pu supprimer dans l'enseignement public les châtimens corporels, sans qu'il résulte de cette suppression le moindre inconvénient soit pour la discipline, soit pour les études."

Nous nous plaisons à conserver les expressions de l'écrivain, parce que tout ce qu'il dit de la jeunesse française, s'applique également à la nôtre. Le Canada a autrefois appartenu à la France et si nous ne partageons plus ses destinées, nous lui ressemblons encore par la religion, par le langage et par ces bonnes vieilles mœurs qui, nous osons l'espérer, seront toujours le caractère distinctif de notre race sur ce continent; d'ailleurs, nous gardons d'elle un souvenir qui ne nous a jamais quittés. Tout ce qu'on dit de la France, peut donc se dire de nous. Ce qu'elle aime, nous l'aimons; et les voix qui lui parlent et qu'elle écoute, quand ces voix sont éloquentes comme celle de M. Barrau, à coup sûr sont entendues ici.

Nous ne recherchons point si M. Barrau a tort ou raison de louer les études françaises à deux langues, c'est-à-dire, à celle qu'il parle si parfaitement lui-même et au latin; nous ne nous occuperons pas non plus des moyens qu'il suggère de réformer l'éducation dans les collèges de son pays par une nouvelle et plus saine organisation de leur personnel; il en sera de même du chapitre où il veut que la famille commence par se réformer elle-même, si elle veut travailler efficacement à l'œuvre de l'éducation. Cela a bien son importance; mais ce que nous tenons à faire connaître à nos lecteurs, ce sont des faits curieux relatifs à la discipline des écoles en Angleterre, en Allemagne et en Suisse, où il ne serait pas toujours bon d'aller chercher des modèles. Les exemples que cite l'auteur indiquent d'étranges idées en matière de discipline.

Ce qui se passe dans ces pays-là, et ne pourrait pas absolument se passer chez nous, fera voir si c'est chez nous ou chez nos voisins que l'on comprend le mieux et le devoir de la famille et le respect dû à l'enfance.

En Angleterre, l'institution des *fags*, c'est-à-dire des jeunes collégiens obligés de servir leurs camarades un peu plus grands, et de leur obéir, cette institution qui fait frémir le bon sens, est en plein vigueur.

En Angleterre, Dickens a pu dépendre dans *Nicolas Nickleby*, une exploitation éhoupée et cruelle de l'enfance, comme généralement pratiquée par les directeurs d'institutions secondaires dans les comtés du nord; si bien qu'un de ces directeurs a cru pouvoir attaquer Dickens en diffamation, comme ayant représenté au naturel son établissement et sa personne.

En Allemagne, vers la fin du dernier siècle, lorsque l'influence des idées françaises tendait à faire abolir les châtimens corporels (qui n'en sont pas moins aujourd'hui, avec les privations, les seuls moyens d'action en usage dans les écoles primaires et même dans les collèges de cet immense pays), un auteur a pu sérieusement et impunément écrire: "On remplacera avantageusement ces châtimens, qui ont quelque chose de servile, en frottant le corps des élèves avec des brosses dures et en fixant des épingle dans le dossier de leurs bancs."

Qu'on ne m'objecte pas: "Cela est exceptionnel." Je réponds que dans un pays où les idées en éducation sont généralement saines, de telles exceptions ne se produiront jamais.

En Suisse, les enfans et les adolescents des deux sexes sont instruits ensemble dans les mêmes écoles, non comme dans nos communes pauvres, parce que la nécessité l'exige, (et chez nous, que de sages précautions!) mais par système. "Cela, dit-on, doit toujours et partout être ainsi, parce que l'école est l'image de la famille, et que dans la famille les frères et les sœurs sont élevés ensemble; parce qu'à ce contact les garçons gagnent en politesse et les filles en énergie," et d'autres *parce que*, dont je fais grâce au lecteur.

En Suisse, Fellenberg a pu gagner beaucoup d'argent, en employant à son profit sur son domaine, comme aides agricoles, des élèves qui lui payaient pension, et à qui il enseignait, disait-il à *remuer le fumier avec dignité*. Je suis loin de blâmer Fellenberg, puisque les parents trouvaient cela bon et qu'il a fait de ses bénéfices un usage honorable. Mais je cite les faits, pour que le lecteur juge et compare.

En Prusse, à Berlin, dans cette ville si lettrée, le procureur général a appris tout à coup que dans une institution de la ville (on me dispensera de la nommer) se trouvait un élève qui était depuis quelques jours attaché à une chaîne; deux commissaires de police furent chargés de constater le fait. Ils ont trouvé l'élève, âgé de treize ans, attaché par une chaîne à un billot pesant quinze livres. La chaîne serrait si fortement le corps de l'enfant, que la respiration lui causait des douleurs, et qu'il ne pouvait manger que difficile-

ment. L'élève fut amené devant le procureur général et le juge d'instruction, enchaîné comme il l'était. Il portait cette chaîne depuis huit fois vingt-quatre heures, et passait dans cet état les nuits en dormant sur le plancher. Le maître l'avait condamné à souffrir cette peine horrible pendant six semaines. Son crime était de s'être échappé deux fois pour aller chez sa mère. Le procureur général a donné ordre de détacher la chaîne, mais on ne pouvait l'ouvrir, et il fallut recourir à la lime. Alors l'enfant a demandé à manger, et, avec une faim malade, il a dévoré ce qu'on lui a donné. Par ordre du tribunal, un médecin a examiné l'enfant, et il fut constaté que son corps, meurtri par les chaînes, portait des traces affreuses de mauvais traitements. Le médecin a déclaré que la santé de l'enfant était sérieusement compromise; il a été rendu à sa mère.

Voilà pour l'Allemagne. Passons en Angleterre. Là existe, en plein soleil, un immense établissement d'instruction secondaire où les enfans chargés des fonctions de moniteurs ont sur leurs camarades le droit de correction, dans toute l'étendue de ce mot, c'est-à-dire de correction par les verges. Cela s'appelle l'école de Harrow, rivale du collège d'Eton, à ce qu'on dit. Un de ces moniteurs, injurié par un autre élève, dans la cour de récréation, a prétendu user de ce droit: le camarade n'était point de cet avis; mais le directeur lui a fait comprendre que, pour le bien de la discipline, il devait se soumettre. En conséquence le moniteur ayant, dans une chambre particulière, son camarade à sa discrétion, l'a fouetté si cruellement, que les autres moniteurs indignés ont demandé et obtenu que ce méchant garçon descendit de la position de moniteur à celle de simple élève. Le père du moniteur ainsi destitué s'appelle le baron Platt; le chef du collège s'appelle le docteur Vaughan. Ce docteur Vaughan et ce baron Platt ont débattu à ce sujet une série interminable de lettres dans le journal anglais *the Spectator*, le docteur disant que le jeune Platt avait abusé de son droit, et le baron soutenant que, dans ces justes et indispensables exécutions, il n'est pas possible de doser avec une précision parfaite; mais ni l'un ni l'autre ne trouvent rien à blâmer dans les réglemens de Harrow, non plus que lord Palmerston, alors ministre de l'intérieur, à qui le docteur, triomphant de la défaite du baron, a exposé dans une longue lettre les perfectionnements de son système *monitorial*. Tout cela en Angleterre a été lu fort tranquillement: seulement on s'est plaint de ce que la discussion se prolongeait d'une manière ennuyeuse."

### Petite Revue Mensuelle.

Les merveilles abondent dans notre siècle. Voilà peut-être une proposition étrange, surtout pour ceux qui n'admirent ni la littérature, ni la politique, ni le mouvement social de notre époque. Nous aurions cependant beaucoup à dire pour défendre toutes ces choses dans une certaine mesure, de même que leurs adversaires auraient probablement tout autant à faire valoir, (car on est surtout éloquent lorsqu'on censure) si nous entreprenions avec eux une thèse en règle sur tous ces points. Mais ce n'est pas des merveilles discutables dont nous voulons parler: ce sont de ces choses que les anciens appelaient de ce nom, de ces grands phénomènes, si nous pouvons nous servir de ce mot, produits par la force, l'industrie et la patience de l'homme; cette dernière qualité est même devenue superflue, depuis que la vapeur se mêle de tout et que l'on improvise des chefs-d'œuvre dans quelques mois. Eh bien! les anciens en avaient huit de ce genre; mais n'y en a-t-il pas des centaines de notre temps? Les pyramides d'Égypte ont bien leur mérite, surtout si elles avaient pour objet de s'opposer à l'invasion des sables brûlans du désert, comme les savans leur en prêtent aujourd'hui la charitable intention; le colosse de Rhodes était bien, nous l'avouons, un personnage fort estimable et il devait avoir fort bonne mine en son temps; les jardins de Ninus étaient sans doute quelque chose de fort comme il faut; mais qu'était-ce que tout cela comparé, nous ne dirons pas à nos immenses et magnifiques canaux, à notre gigantesque chemin de fer, à notre pont Victoria, mais seulement au *Leviathan* que l'on vient de lancer à Deptford. Les anciens avaient-ils jamais rêvé une ville flottante de cette espèce? Avaient-ils le moindre soupçon que l'on pût construire un vaisseau de 691 pieds de longueur, de 83 pieds de largeur et de 58 pieds de hauteur et capable de faire le tour des mers, même seulement de celles qui étaient alors connues, dans cinq ou six jours? Cette masse énorme sera mise en mouvement par deux roues de 56 pieds de diamètre et par une hélice de 24 pieds de diamètre; elle aura de plus six mats, portant 6,200 verges carrées de voile! Ce géant des mers gardera, suspendus à ses flancs, deux petits steamers à hélice de 100 pieds de longueur et dont les machines auront la force de quarante chevaux. Il aura de plus vingt chaloupes abritées sous ses ailes comme de petits poulets. Voilà un sauvetage assuré, du moins, sur une grande échelle.

Les journaux de Londres ont discuté sur le nom du monstre marin. Quelqu'un qui n'était pas fort sur la Bible avait prétendu que c'était le nom d'un démon. On lui a répondu par une citation de Job en faisant remarquer en même temps, que la description du prophète s'appliquait